



Vol. II.—No. 36.

MONTREAL, JEUDI, 7 SEPTEMBRE, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTS.

NÉCROLOGIE.

Paul Picard Honda8onhont.

M. Paul Picard, alias Honda8onhont, est mort mardi soir, 15 août, au village indien de la Jeune-Lorette, à l'âge avancé de 83 ans. Cette mort a causé des regrets universels dans la tribu qui l'honorait, pour son âge, comme un patriarche, pour ses vertus, comme un modèle, pour sa fortune, comme un bienfaiteur. Simple et modeste dans ses goûts, il repoussa tous les titres qu'on lui offrit, et le seul qu'il convoitait jamais, celui d'honnête homme, il sut l'acquiescer et le mériter durant toute sa longue carrière; mais sa parole, pour ne s'être jamais fait entendre dans les conseils de la nation, n'en avait pas moins la plus grande autorité. On savait que toujours et partout il avait à cœur les intérêts de sa nation plutôt que les siens propres. Bon cœur s'il en fut jamais, il s'oubliait volontiers pour penser aux misères de ses frères. Aux bouches affamées il offrait le pain de sa table, aux foyers sans feu il envoyait porter le bois de son foyer, aux familles en dis corde il donnait de bons et salutaires conseils.

Aussi, les larmes qui ont coulé sur sa tombe étaient des larmes jaillies du cœur. Tous ceux qui ont assisté à ses funérailles avaient, soit un bienfait, soit un souvenir de générosité à rapporter à sa mémoire. Quant à ses prouesses, nul de son temps n'est resté pour nous les raconter. Seulement, dans ses heures d'épanchement, lorsqu'il nous parlait du temps passé, il lui échappait de rappeler sa force à la course et à la nage. De fait, son nom veut dire *bon nageur*, ou mot à mot et suivant le langage figuré des Hurons, *il avale la rivière*. En 1812, il servit de guide aux troupes anglaises débarquées à Halifax et se dirigeant sur Québec. Il reçut du gouvernement anglais une médaille commémorative des services qu'il rendit en cette occasion.

Comme chasseur il a compté peu de rivaux, et seul parmi tous ceux de sa nation, il a pu, du produit de ses chasses, former la base d'une jolie fortune. Jusqu'à ces derniers moments, il en avait conservé les goûts. Chaque printemps, lorsqu'arrivait la saison de la chasse au rat-musqué, il tirait son canot d'écorce de sa cachette, puis le glissant sur la rivière Saint-Charles, il allait tendre des pièges jusqu'au lac du même nom. S'en apercevait-on, à la maison, on ne manquait de lui remontrer son imprudence; mais lui souriant de ce qu'il considérait comme une vaine sollicitude, se contentait de répondre: "Oh! il n'y a pas de danger, j'ai bon bras et bon œil." Le lendemain, au point du jour, il retournait ramasser ses victimes, et souvent elles étaient très-nombreuses.

Voilà des traits bien futiles en apparence, bien peu dignes de l'attention de notre civilisation. J'en conviens aisément; mais d'un autre côté, il faut songer que cet homme qui vient de s'éteindre dans la plus grande simplicité de mœurs, aurait pu être un roi au milieu de sa nation, et qu'à ce titre il aurait régné sur une large portion des terres que le drapeau britannique couvre aujourd'hui de son ombre. Le gouvernement lui-même a su respecter l'indépendance de la tribu, suspendre pour elle le cours des lois municipales et l'entourer de sa haute protection. Puisque nous l'avons dépouillée de ses richesses, puisque nous avons abaissé sa grandeur devant la nôtre, c'est bien le moins que nous lui élevions un mausolée. Nation généreuse et sensible, les Hurons se sont attachés à nous et à notre foi, dès notre apparition sur ces rives.

Comme Français d'abord, comme chrétien ensuite, nous devons un hommage particulier à ses vertus. Elle va disparaître bientôt. Qu'elle sache, avant d'expirer, que nous garderons religieusement son souvenir dans notre histoire, et que nous marquerons l'endroit de son tombeau du signe de la croix qu'elle a vénéré comme nous et sur lequel son dernier regard se portera. C'est notre devoir de recueillir pieusement le dernier soupir d'une nation amie.

Paul Honda8onhont, le bon nageur, le hardi chasseur, bon chrétien, modèle de sobriété, arrivé à l'âge d'homme sut choisir pour épouse la plus belle et la plus sage des filles de la tribu. *Lasinonkié*, en suivant ses parents de rivage en rivage, de tribu en tribu, avait su recueillir chez chacun d'elles ce qui pouvait lui être le plus utile. C'est ainsi qu'elle apprit l'art de préparer les mocassins, de les broder en poils de porcépic et d'original, d'enjoliver ces mille riens que la curiosité des Anglais et des Américains recherche et achète au poids de l'or. Son esprit d'industrie et son goût pour le travail devaient bientôt recevoir leur récompense.

Dès les premières années de son mariage, pendant l'absence de son mari parti pour la chasse, elle pourvoit à toutes les dépenses du ménage,—et lorsque le chasseur est de retour, au lieu d'avoir à payer des dettes, il trouve la prospérité, le bien-être à la cabane. Il va déposer à la banque tout ce qu'il a réalisé dans son expédition.

Hors le temps de la chasse, Paul fabriquait des raquettes et sa femme brodait des mocassins et ces autres articles de fantaisie qui se vendaient très-cher. L'abondance régnait chez lui, pendant que la plus affreuse misère torturait ses compatriotes imprévoyants qui avaient bu le produit de leurs chasses et qui passaient le reste du temps dans l'oisiveté.

Les petits travaux exécutés à l'aiguille par *Lasinonkié* devinrent de mode tant à Québec qu'en Angleterre, et les commandes nouvelles abondaient. Dans le but d'y répondre et en même temps de rendre service à sa nation, elle invita les femmes et les jeunes filles à se rendre auprès d'elle et elle leur offrit de leur enseigner à broder en poil d'original. Plusieurs acceptèrent, et bientôt, grâce aux profits qu'elles réalisèrent par ce travail, elles furent en état d'entretenir convenablement leurs familles. Ce bon exemple profita. Toutes les femmes et les filles de la tribu se mirent à l'ouvrage et pendant de longues années la prospérité régna dans le village.

Malheureusement, le Huron, trop peu soucieux du lendemain, ne recueillait l'or que pour le dissiper aussitôt. Lorsqu'il n'a plus rien sous son toit, ne lui reste-t-il pas la rivière où il pourra boire dans le creux de sa main, et la forêt ne recèle-t-elle pas le cerf, l'original, etc., qu'il ira percer de sa flèche? Le Seigneur qui donne la pâture aux petits oiseaux plutôt que le Créateur, plutôt que l'Enfant de la Crèche, plutôt que le Christ, est le dieu chéri du sauvage enfant des bois. Ne vous inquiétez pas du lendemain. dit l'Evangile: le Huron s'est toujours montré docile à ce précepte.

Par exception, Paul et *Lasinonkié* imitèrent la fourmie et se bâtirent des greniers où ils amassèrent pour les jours de leur vieillesse ou les jours de misère de la tribu.

De leur mariage naquirent plusieurs enfants dont un seul survécut, qui est *Paul Tahourensche*, si bien connu dans le pays et à l'étranger. J'aurai occasion prochainement d'entretenir les lecteurs de *l'Opinion Publique* de

cet homme d'un rare mérite. Ce qu'il a fait, celui-là, ce qu'il a été pour sa nation, on ne le saura bien qu'après sa mort. Non-seulement, il a continué l'œuvre de son père et de sa mère, non-seulement il a développé le commerce, stimulé l'industrie de son peuple, mais il a su de plus lui faire prendre place dans nos rangs, lui assigner un rôle dans nos solennités publiques, réveiller le sentiment de l'honneur national, évoquer les formules primitives de langage et rétablir les cérémonies de guerre et de conseil. A sa voix, la nation huronne est sortie de sa léthargie, pour réapparaître comme en ses jours de gloire, avec ses mœurs, ses chants, ses cris de guerre, ses costumes, etc. L'idée qui nous en restera, c'est à Paul Tahourensche que nous la devons tout entière.

Paul reçut une éducation élémentaire dont plus tard il sut tirer de grands avantages. Le commerce allait croissant, la fortune de la famille était bien assise, lorsqu'il prit la direction des affaires sous la surveillance de ses parents. Philippe Vincent, son cousin, que la mort a frappé il n'y a que quelques mois, devint l'associé du jeune Paul. Philippe et Paul sont les deux dernières colonnes de la tribu. Bientôt, je l'espère, il me sera donné de rendre un égal hommage à leurs travaux et à leurs mérites. Philippe, aidé de son cousin, sut acquiescer une jolie fortune, pendant que Paul augmentait celle qu'il avait reçue.

Ainsi *Lasinonkié* voyait prospérer sa famille et l'esprit d'industrie se répandre de plus en plus chez ses compatriotes, sa tâche était accomplie. Dieu la rappela à lui, il y a environ sept ans. Lorsqu'elle se sentit atteinte du mal qui devait l'emporter, aussi stoïque que ses ancêtres montant sur le bûcher, elle fit sa toilette de mort, avec cet e différence près, qu'au lieu d'être soutenue par l'orgueil, c'était la foi dans les récompenses célestes qui lui donnait tout son courage. Durant toute sa vie, elle avait semé le bien, elle ne pouvait après sa mort que recueillir le vrai bonheur.

Son mari vient de la suivre. Il y avait longtemps qu'il soupirait après cette réunion suprême. Il repose maintenant à côté de sa chère compagne, dans la chapelle qu'il avait, en partie, fait construire à ses frais. Un grand nombre de citoyens marquants, venus de la ville et des environs, et tous les guerriers de la tribu assistaient à ses funérailles. Le service funèbre a été célébré par un neveu du défunt, le Rév. M. Vincent, qui prononça sur la tombe ouverte une courte oraison funèbre, toute remplie d'éloges pour celui dont il pleurait la perte et de leçons pratiques pour ses compatriotes.

"Autrefois, dit-il, lorsqu'un guerrier huron mourait, on confiait aux chefs les plus éloquents le soin de faire son éloge. Pour s'acquiescer de ce devoir, ils recouraient aux sources de leur éloquence imagée, ils se servaient d'un langage hardi et orgueilleux comme il sied à des hommes qui estiment au-dessus de tout la force et la vaillance. Aujourd'hui, l'Eglise appelle la même nation auprès du tombeau d'un de nos plus généreux guerriers, non pas pour célébrer ses exploits, mais pour leur demander d'humbles prières. Si elle élève la voix, ce n'est pas pour énumérer les chevelures enlevées, les combats sanglants soutenus par le défunt, mais pour vanter sa douceur, sa charité, sa sobriété, toutes les vertus suaves qu'inspire la religion chrétienne."

Partant de là, le jeune prêtre nous représente Paul Honda8onhont comme un modèle de générosité envers